

DANS L'ANTRE D'UN CÉRAMISTE, À NYON

A. Ganslmayr: «Non, la céramique n'est pas un art du hasard»

Archibald Ganslmayr, céramiste à Nyon, tente de reprendre le flambeau des porcelaines qui, naguère, ont fait la renommée de la ville. Il a repris les locaux désaffectés de l'ancienne Manufacture des poteries fines de Nyon. Mais pour combien de temps encore? car il vient d'apprendre que la «bicoque» a été vendue. Enfin, pour l'instant, il y travaille sans trop se poser de questions quant à un déménagement éventuel.

Interviewé par Roger d'Ivernois



«Il ne suffit pas de presser sur un bouton» (Photo R. d'Ivernois)

Archibald Ganslmayr est un nom d'origine bavaoise. Notre interlocuteur est né à Aix-la-Chapelle et est venu s'installer en Suisse en 1960. Il a commencé par suivre les cours de l'Ecole de Chavannes pour y étudier la céramique. Trois ans d'apprentissage de cet art du feu avec un stage à Genève. Ensuite, il est parti pour la France où il a travaillé dans diverses entreprises. Puis il ouvrit un atelier à Cully et, enfin, vint s'installer à Nyon. En parallèle, il donne des cours à l'Ecole des arts décoratifs, à Genève.

— Mon goût pour la céramique est né en Allemagne, alors que j'étais dans un internat. On y faisait des travaux manuels, notamment, et c'est là que j'ai décidé de me lancer dans la céramique.

— A voir votre atelier, on remarque que vous faites surtout de la céramique et de la poterie utilitaire. Pourquoi?

— Tout simplement parce que j'ai envie d'en faire! La poterie utilitaire ne se vend pas comme des

petits pains, mais les gens en ont un peu assez d'acheter des choses impersonnelles que l'on trouve dans les magasins à grande surface.

— A propos, doit-on vous appeler céramiste ou potier?

— Aujourd'hui, généralement, on appelle poterie les objets faits avec une terre poreuse, utilisée notamment pour faire des pots de fleurs émaillés. Cette terre se cuit à basse température. Personnellement, je travaille le grès, une terre vitrifiée, plus dure et se cuisant à plus haute température que la terre poreuse. Cette technique m'oblige quelques fois à me limiter dans les teintes. Alors, oui, je suis céramiste en regard du matériau que j'utilise.

— En quoi vous distinguez-vous d'autres céramistes?

— C'est difficile à dire mais, après l'exercice d'une certaine pratique, chacun arrive à se distinguer par une écriture plus ou moins personnelle.

Dans les pièces non utilitaires, je recherche avant tout une certaine harmonie de la forme en évitant aussi d'utiliser n'importe quel émail. J'essaie donc de créer un ensemble en harmonisant l'émail à la forme.

— Je vois, dans ces flacons placés au-dessus de vous, des étiquettes insolites: «cendre de peuplier», «cendre d'acajou», «cendre de coco» etc.

— Ce sont des substances minéralogiques représentant une composition naturelle qui influence la qualité de l'émail. C'est évidemment une manière de travailler. Certains disent que je pourrais très bien me servir des matières artificielles. Mais pourquoi ne pas faire usage de ce que l'on trouve dans la nature?

Quelle terre utilisez-vous, celle de la région?

— La terre à grès n'existe malheureusement pas en Suisse car celle de notre pays est trop calcaire pour la céramique. J'importe donc cette matière de France, d'Allemagne ou d'Angleterre. Cette terre est riche en roche spéciale qui forme un verre très visqueux se cuisant à une assez haute température sans se fendre.

— Travaillez-vous surtout à haute température?

— Chez moi, le produit fini est cuit à 1300 degrés, ce qui est déjà une température élevée, alors que la poterie se cuit autour de 1000 degrés. 300 degrés d'écart peuvent paraître minimes mais cette différence représente un autre monde.

— Peu de pièces, chez vous, sont peintes. Pourquoi?

— Parce que je préfère faire de la recherche sur des émaux plutôt que de peindre des pièces.

— A voir ce que vous faites, vous ne donnez pas l'impression d'être un céramiste triste comme le sont certains de vos confrères.

— Si vous estimez que certains de mes confrères sont des céramistes tristes, cela provient du fait — probablement — qu'ils font le travail à de hautes températures. Ce qui fait qu'ils sont limités dans l'emploi des colorants. Plus la température est élevée, plus les métaux colorant les émaux — oxyde de cuivre, fer, etc. — se désintègrent ou alors se transforment en des teintes quelconques. Par exemple, on peut faire des rouges éclatants avec le chrome à basse température. Si l'on dépasse légèrement 1000 degrés, le rouge vif se transforme en un brun ou un vert. Pour arriver à des couleurs vives, il faut donc créer des climats extrêmement difficiles à maîtriser. Il faut même enlever une partie de l'oxygène dans le four pour arriver à une couleur éclatante, mais ce n'est pas évident. Le hasard joue aussi un rôle.

— Peut-on dire alors que la céramique est un art du hasard?

— On ne peut pas le dire. Nous essayons de maîtriser ce que nous faisons, mais la maîtrise absolue n'existe pas. Il ne suffit pas de presser sur un bouton pour que la pièce sorte du four comme on la désire!